

## Le lecteur impuni 13. Mes livres, un par un

Robert Lévesque

Volume 53, numéro 4 (296), juin 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2012). Le lecteur impuni : 13. Mes livres, un par un. *Liberté*, 53(4), 103–111.

## 13. MES LIVRES, UN PAR UN

En rangeant mes livres, un par un, dans des caisses de Budweiser et de Coors achetées en vrac et que je devais d'abord déplier, que je remplissais et qu'enfin je scotchais pour la route, je me remémorais cette chanson des années 1970 qui n'était pas, et de loin, la meilleure qu'interprétait Pauline Julien; c'est la chute du refrain qui me revenait, insistante, avec son « J'sais pas si j'vas déménager... ou rester là! » Ma décision était pourtant prise, je déménageais. *Rester là* était exclu. Les raisons qu'additionne Réjean Ducharme dans cette québéco-brechtienne *chanson du dilemme* — *le plafond me tombe en mille miettes sur les épaules et sur la tête... la poignée de porte nous reste dans les mains à deux heures et demie du matin... le Varathane s'est détaché on a trop mis d'ammoniaque... la poussière reste pris dans les craques* — n'avaient rien à voir avec ma situation. J'allais quitter un studio *cosy* de la rue de Mentana et pourquoi donc cette chanson me trottait-elle dans la tête? À l'époque, durant mes années à Québec-Press, Pauline Julien me téléphonait parfois en fin d'après-midi pour que je dise à Gérald Godin — à Ahuntsic, dans un entresol de l'avenue Péloquin, le rédac'teur passait des heures le combiné vissé de l'épaule à l'oreille à l'affût du *scoop* — qu'il ne devait pas oublier d'acheter des tomates... Je me souviens qu'à l'occasion je pouvais me demander si ce n'était pas pour les lui lancer au visage lorsque *le mal peigné* rentrerait un peu tard et parfumé chez *la renarde*...

Journaliste, j'en ai eu comme ça des épouses qui, dans les rédactions, me choisissaient pour messager ; lorsque j'étais au *Devoir* dans les années 1980, c'était parfois Alice Poznanska Parizeau qui, elle, dont je m'aperçois que je n'ai aucun roman à mettre en boîte, n'ayant jamais possédé ni lu ses *Lilas* [qui] *fleurissent à Varsovie*, m'attrapait lorsque j'étais de l'équipe du soir, assez tard, assez soûle, gueulant un coup sur ce qui venait de surgir du putride fédéralisme au téléjournal. D'aussi vivement ivre et vindicatif, au téléphone, je ne lui ai connu qu'un rival, Victor-Lévy Beaulieu, le VLB d'avant qu'il cesse de lever le coude et qu'un bar de Trois-Pistoles déclare faillite par voie de conséquence... Avec Alice Parizeau, que Bacchus ait son âme, l'expression «soûl comme un Polonais» prenait de la jupe...

Je range donc mes livres, un à un, en pensant à toutes sortes de choses vues, de choses lues que chacun de ces bouquins peut m'évoquer, ce sont des déclics, mes pavés inégaux, mes madeleines : voici dix Pessoa allant rejoindre *une malle pleine de gens*, me disais-je en me rappelant le titre de l'essai de Tabucchi et en les déposant, hétéronymes en vrac, avec en compagnonnage les deux tomes Cossery des éditions Joëlle Losfeld dans une caisse qui comptait déjà quelques Zola ; et soudain, en double fondu enchaîné, j'oubliais et le piéton de Lisbonne descendant la rue Augusta avec sa serviette en cuir, et le client de l'hôtel La Louisiane traversant le boulevard Saint-Germain pour aller lire *Le Monde* chez Lipp, puisqu'il me revenait incongrûment que mon premier Zola, mince alors !, je l'avais piqué à la librairie Garneau de la rue Buade en 1963 du temps de ma jeunesse estudiantine, cette librairie avec sa mezzanine à laquelle on accédait par des escaliers en colimaçon, et quel pouvait donc avoir été ce premier Zola ? *Au bonheur des dames* ? C'était plutôt, je crois, *Pot-Bouille* pour son incipit jamais oublié vu l'emploi du mot *embarras* qui m'avait surpris : « Rue Neuve-Saint-Augustin, un embarras de voitures arrêta le fiacre chargé de trois malles, qui amenait Octave de la gare de Lyon. » Un embarras de voitures... C'est le vieux libraire en redingote noire et poussiéreuse qui aurait pu me le confirmer (« Je vous ai fait connaître Octave Mouret, jeune homme », l'entends-je en imagination...), lui qui voyait tout et qui avait sans doute baissé les yeux sur mon larcin, ce vieux libraire qui savait tout des belles-lettres, homme aux idées généreuses dont j'ai perdu le nom, libraire d'antan jamais oublié, il était (comme dans le film de Jean Renoir, mais en plus maigre que l'acteur Charles Grandval) un monsieur Lestingois sans Boudu qui défendait à lui seul l'honneur du métier, un vrai

libraire dont les yeux s'étaient usés à lire et que, le soir venu, je croisais parfois ; sortant de la taverne en entresol de l'hôtel Clarendon, repaire d'étudiants qu'on appelait « la chapelle », au coin de la rue Sainte-Anne, il descendait vers le bas de la rue Sainte-Famille, titubant, marmonnant sans doute une satire de Boileau, peut-être celle sur « Les embarras de Paris »... je le sentais aimanté par son pieu, il était soûl comme une grive...

Mes Marie Cardinal, eux, tous dédicacés, la question ne se pose pas, bien sûr que j'allais les emporter, les garder, ce que l'on ne fait pas avec tout le monde quand on déménage sa bibliothèque, l'occasion étant belle de se débarrasser des néo-orgueilleux entrés à l'Académie du quai Conti, les Orsenna, les Poirot-Delpech, les Vitoux et même les Rinaldi ! Mes « Moussia », sept ou huit Grasset à couverture jaune, la couleur qui évite de jaunir ; chère Moussia, ainsi que ceux qui l'aimaient la surnommaient, la Moussia d'Alger que j'aime imaginer adolescente reluquant les garçons *dans le café de sa jeunesse perdue*, ces cafés algérois de la rue Michelet, « faisant le persil », comme disait son père, à la terrasse de l'Otomatic, tout le mal qu'elle se donnait (comme elle l'écrit dans l'album *Les Pieds-Noirs* paru chez Belfond en 1988, album que je feuillette avant de le placer en matelas au fond de sa boîte) « pour intéresser ces garçons apparemment indifférents, habillés de pantalons de toile, de chemises ouvertes, même pas de cravate, parfois une veste jetée sur les épaules, parfois un foulard noué autour du cou. Un laisser-aller viril. Juste ce qu'il fallait pour qu'on devine leurs pectoraux, leur poitrine bronzée et encore glabre, leurs fesses hautes et dures, et, devant, sous la braguette, une bosse, à peine, seulement pour les vicieuses... »

Allait-elle aussi au café Fromentin qu'avait tant fréquenté Gide, dans la ville blanche (Gide disait « la blanchissante Alger ») dont le jeune Camus écrivait à son camarade Claude de Fréminville en 1932 qu'il ne pourra « jamais vivre en dehors d'Alger » car « ailleurs, je serai toujours en exil » ? La Moussia née là-bas en 1929 (dans l'album, je la vois à un an sur les genoux de sa mère, piétà pied-noir) qui sera déracinée du sol natal, amputée du cagnard, privée de sirocco, et puis la Moussia de Montréal, de la rue Viger, qui regardait de sa fenêtre ce parc de béton qui la désolait tant, et la Moussia du *roi boiteux* attifée en Davy Crockett, Moussia résistante, Moussia au cœur gros, et voilà que c'était parti, me revenaient (en refermant la caisse sur ses *Passé empiété* et *Grands désordres*) le souvenir et les odeurs d'une journée avec elle dans le Midi quand nous avons cueilli autour de l'ancien

prieuré qu'elle acheta avec les droits de *Les mots pour le dire* le thym, le romarin, les herbes nécessaires à la ratatouille qui accompagnerait le poulet rôti que l'on allait manger dehors avec ses filles, Alice et Bénédicte, et de Bénédicte le copain Jim, et Benoît le fils ombreux qui ne me piffait pas et qui allait être emporté brutalement par un cancer, mais sans Jean-Pierre, Jean-Pierre qui était là sans y être quand Moussia me disait comment son espèce de mari, ce *diable de Ronfard*, aimait jardiner et qu'elle espérait que ses vieux jours dans le rôle du vieux sarcleur (tel un Firs pastoral) lui soient des jours heureux... Ce soir-là, à la Madeleine, tout le monde s'était couché tôt sauf moi qui dans une chambre blanche lisais alors le dernier Modiano que j'avais entrepris dans le car me menant vers Carpentras et c'était, je crois, *Vestiaire de l'enfance* ou *Un cirque passe...*

Mes Modiano, tant qu'à y être, j'allai donc de ce pas les quérir aux rayonnages que j'avais placés dans l'étroit corridor qui file de la porte d'entrée à celle du cabinet de toilette, et qui fait très cursive (en y passant, on peut s'imaginer pianiste dans le *Novecento* de Baricco), pour les faire entrer dans leur boîte à eux, la boîte Modiano, mais je me rendais soudain compte que je n'en avais plus que quinze, des Modiano, rangés dans le désordre, de *L'horizon* à *Dimanches d'août*, alors qu'il y en a au moins vingt et plus des « Modi », sans compter son texte dans cet album illustré portant sur Françoise Dorléac que Truffaut appelait « Framboise »... Alors, on m'en a volé ? J'en ai prêté ? De ces Modiano, en les reclassant et les déposant, je me souvenais avoir lu *Dimanches d'août* à sa sortie en 1986, je le lisais (je m'y revois encore) un dimanche de mai ensoleillé sur l'étroit balcon arrière de cet appartement d'Outremont vers lequel je retourne maintenant (si, si, je reviens sur mes pas, je ne vous raconterai pas...) avec (quand elles seront scotchées et comptées) mes 113 caisses ; je reviens en effet au même appartement dans lequel il y a plus de 25 ans, quand je m'y installai l'année des *Dimanches d'août*, au milieu des boîtes d'alors, non encore défaites, les jours passant lentement, avec un seul fauteuil, la cafetière et des biscuits LU au chocolat blanc, j'avais décidé de lire l'un après l'autre les romans de Pirandello, *Feu Mathias Pascal*, *Le mari de sa femme* (zut ! je ne retrouve pas *Le mari de sa femme*, l'un des meilleurs), *Les vieux et les jeunes*, *Un, personne et cent mille...* C'étaient des journées Pirandello dans un appartement vide et silencieux, un souvenir inoubliable qui m'amène évidemment à une page de Proust lorsque dans son texte sublimestime, intitulé « Sur la lecture », un texte qu'il dédia à « Madame la princesse Alexandre

de Caraman-Chimay» qui était la sœur aînée de sa chère Anna de Noailles qui, elle, devenait la vicomtesse Gaspard de Réveillon dans son *Jean Santeuil*, il écrit, des lectures, que «ce qu'elles laissent surtout en nous, c'est l'image des lieux et des jours où nous les avons faites»... Modiano sur le balcon arrière, Pirandello dans un appartement vide...

... Tiens! Voilà que, après un roupillon sur mon lit sans draps (le dernier peut-être rue de Mentana), ayant mis dans mon lecteur Denon les sonates de Haydn jouées par Andrés Schiff (en rangeant mes Minuit de Beckett, je les ai tous!), j'entreprenais un autre rayon à vider, cette fois du côté des rapins, et je prenais, ému, une épave, mon avachi Picasso! Pour *les rapins*, on s'entend, c'est affection que d'appeler ainsi les peintres parisiens du tournant du dix-neuvième au vingtième, et c'est Gauguin lui-même qui utilisa l'expression péjorative en écrivant aux îles Marquises en 1902 ses *Racontars de rapin* qui, refusés au Mercure de France pour cause de *barbarie d'expression et désordre d'idées* («Un peintre qui n'a jamais su dessiner mais qui dessine bien, c'est Renoir»), ne seront publiés qu'en 1951 aux éditions Falaize grâce à l'intervention de la veuve de Victor Segalen; ces racontars je les possède, moi, dans l'édition récente du... Mercure de France, celle de 2003! Plaquette neuve et précieuse que je glisse sous l'avachi Picasso, ce livre qui m'est aussi précieux que déformé par trop de fréquentation, les *Conversations avec Picasso* menées par Brassai, la première édition parue chez Gallimard en 1964 et par laquelle le photographe d'origine hongroise (comme il l'écrit en page de garde) soulignait le quatre-vingt-troisième anniversaire de son ami. Un photographe questionne un peintre.

Protégé par deux élastiques plats, ce bouquin ne m'abandonnera pas, c'est l'éclaté de ma bibliothèque, le fin cordage qui tenait ensemble les 170 feuilles ressemble à du vermicelle tailladé et moisi, et je me souviens l'avoir acheté un jour de 1971 ou de 1972 à cette petite librairie du carré Saint-Louis qui, à l'époque, s'appelait la librairie Gutenberg et était tenue par Marcel Beauregard, un garçon venu de Saint-Césaire qui devint mon ami et qui, un soir, m'emmena rue Sherbrooke très loin dans l'ouest pour aller rendre visite à Pierre Vallières qui, alors accusé de sédition pour avoir écrit *Nègres blancs d'Amérique*, était entré en clandestinité (on se serait cru en 1943 dans Paris occupé allant chez Vercors), mais Vallières n'était pas là, et je crois d'ailleurs que Marcel n'avait pas la bonne adresse... Marcel est mort aujourd'hui, c'est Françoise Careil qui a repris les

750 pieds carrés dans lesquels il dormait parce que sans le sou et le gîte... Mademoiselle Careil aura changé l'enseigne pour celle de la *Librairie du Square*, le square Saint-Louis bien sûr, mais, comme on dit ici le carré, je me suis toujours demandé si elle ne faisait pas un clin d'œil à Duras, la Duras adulée des années 1970 et dont, étudiant à Rimouski, j'avais en tant que régisseur et je ne sais plus trop quoi, éclairagiste peut-être (comme le jeune Václav Havel à Prague), participé à une sorte de festival Duras (la troupe amateur s'appelait La bamboche) durant lequel nous avons joué en ligne *Le shaga* et *Yes, peut-être*, puis la saison suivante *Le square*...

Au carré Saint-Louis, je me souviens avoir interviewé Jean-Jules Richard, dont j'avais acheté les romans chez Marcel, romans aujourd'hui épuisés, romancier oublié, mes quelques exemplaires sauvegardés que je mets aujourd'hui en boîte. Jean-Jules Richard habitait alors au carré Saint-Louis, côté nord, la bâtisse (il n'y a pas d'autre mot) la plus laide de cet ensemble urbain, construite dans les années 1950 et ressemblant à un motel de deux étages, de gris et de turquoise sale. Je le revois, assis, et rassis comme une vieille brioche. Il allait mourir bientôt, en 1975. Il était né en 1911 à Saint-Raphaël-de-Bellechasse et en 1925, à 14 ans, il quitta famille et patrie pour parcourir le monde, comme un Jack London (tiens, je vais mettre mes Jack avec les Jean-Jules). Il allait en ramener un roman étonnant dont on ne parle guère de nos jours, le *Journal d'un hobo* (j'ai l'édition Parti Pris de 1966, publiée par *le mal peigné*...), il me faudra le relire une fois déménagé pour retrouver cet air du large et cette histoire d'androgynie qui traversait *nos lettres*..., comme on dit en faculté; le hobo Jean-Jules Richard attaqua de front la morale sexuelle de son époque, la sanie catholique, l'hypocrisie canadienne-française des forçats du chapelet en famille. Débardeur, il avait écrit un roman qui sentait le bas de la ville (le bas de la ville non balaféré par l'auto-route Ville-Marie du maire Drapeau) et qui porte l'un des plus beaux titres de la littérature québécoise, *Faites-leur boire le fleuve*... Dans sa piaule du carré Saint-Louis, j'avais connu là, intimidé, le frisson littéraire d'une rencontre qui aurait pu être celle d'un Léautaud, Léautaud qui n'était pas encore entré au Mercure de France quand on y refusa les *Raconteurs de rapin* de Gauguin... Et allez donc, tiens, par ici mes Léautaud, le *journal particulier* publié aux éditions du Cap à Monte-Carlo en 1956 (Léautaud aux éditions... du Cap!) et la correspondance en 10-18. Avec les Jack et les Jean-Jules la caisse sera belle, le contenu roboratif, deux lapins bourlingueurs et un

sédentaire obsédé sexuel (*ça manque de femmes*, les entendrai-je hurler, en refermant). Silence les mecs, on scotche! Aparté : ils ne perdent rien pour attendre, ces gaillards. Dès qu'on sera réinstallé rue Hutchison, je range le trio avec des greluches, il y aura Gyp qui, si l'on en croit l'abbé Mugnier (dont le *Journal* me suit) qui le tenait de Rachilde, fut l'amante de l'ignoble Barrès (dont je n'ai, pour l'avoir à l'œil, qu'une biographie, celle de Sarah Vajda chez Flammarion), il y aura Colette qui était bique et bouc et qui jaillira d'un gâteau, et la Cusset, une contemporaine qui ne l'a pas sec!

C'est par Marcel Beaugregard que j'avais pour la première fois entendu prononcer ce mot de *greluche*, qui me fit rire; il vient de la féminisation de greluchon qui signifiait amant de cœur et que remplaça au fil du temps gigolo alors que greluche allait devenir nana et nana nous ramène derechef à Zola, sa *Nana* du grand cycle, cru 1880, mais je ne le trouve pas dans ma bibliothèque, le roman de la fille de Gervaise Macquart, je ne l'ai pas en poche et je n'ai qu'un seul tome de La Pléiade Zola, le troisième, que m'avait prêté jadis une copine qui bossait au téléjournal; c'est au deuxième qu'elle est logée Nana, et voilà que je me mets à penser à celle qui, au cinéma muet, pour Jean Renoir, est incarnée par sa femme, Catherine Hessling, mais là je me perds un peu dans mes penchants de rêveur cinéphile au moment de remplir mes caisses cinéma et de faire une place particulière, un dessus de caisse, aux merveilleux livres de Didier Blonde que j'aime tant, *Les fantômes du muet*, *Un amour sans paroles*, *Carnet d'adresses*, tous parus dans la collection bleu foncé que dirige J.-B. Pontalis chez Gallimard, la collection «L'Un et l'autre». Avant de refermer cette caisse cinéma (tout, de Murnau à Jean Eustache, de Stroheim à Assayas), je feuillette le *Carnet d'adresses* et j'y retrouve trace de la mère de Nana; Blonde, grand rêveur et maniaque à la Modiano, travaille et joue à retracer les lieux réels des personnages de la littérature, ou les appartements des très anciens acteurs du cinéma, et, avec de vieux plans de Paris, il se demande par exemple «à quel angle des boulevards Barbès et de la Chapelle était situé l'Assommoir du père Colombe, dont l'enseigne portait, en longues lettres bleues, le seul mot *Distillation*, d'un bout à l'autre?»...

Et Blonde a des surprises, et des troubles, dans ses enquêtes inutiles et minutieuses qui nourrissent *Les fantômes du muet*; il apprend par exemple, par le petit-fils de Louis Feuillade, l'adresse du rez-de-chaussée de Musidora rue du Général-Langlois dans le 16<sup>e</sup> arrondissement chez qui Feuillade tourna in situ *Les vampires*, et il se rend



compte, stupéfait, éberlué, que ses grands-parents habitaient tout près : là, je ralentis mon boulot de remplissage, je lis pour vous ce divin Blonde : « En 1915, mes grands-parents paternels habitaient un appartement dont la façade arrière donne sur la rue du Général-Langlois. Dans un plan du film, on aperçoit distinctement les fenêtres de leur immeuble, fermées par des persiennes métalliques écrasées de soleil. J'ignore à quel étage il se trouvait mais le cadrage laisse voir distinctement les trois premiers niveaux. Et je ne peux m'empêcher de me poser des questions. Reconnaissaient-ils Musidora quand ils la croisaient dans la rue ? Étaient-ils là, derrière ces murs, quand le film a été tourné ? »

Il est suave, ce Blonde. Comment son papi et sa mémé auraient-ils pu reconnaître dans la rue du Général-Langlois une môme du nom de Jeanne Roques allant au marché avec un cabas, sans son fantasmagorique collant de soie noire qui, à l'écran, l'enveloppait des orteils à la tête ? Musidora, alors, ou Irma Vep, ou la première vamp, c'était à la ville une jeune fille de 18 ans qui, selon Breton qui l'embrigada dans des spectacles surréalistes au Théâtre de l'Œuvre, avait « une voix d'enfant »... Musidora qui va nous mener à Breton, bien sûr, et je ne devrai penser qu'à une demi-caisse pour le pape de la rue Fontaine : la biographie signée Mark Polizzotti, quelques études, le Manifeste de 1924 dans l'édition de 1962, et pas beaucoup d'autres choses, mais *Arcane 17* lu à Percé du temps de Suzanne Guité et de son Centre d'art (l'un des premiers lieux bénis de mes apprentissages) dans lequel on passait dans une grange de style normand des Bergman, des Visconti, le soir on y jouait du Pirandello et du André Laurendeau défendu en scène par sa maîtresse Charlotte Boisjoli. Et voilà *Nadja* qui fut sa *Nana* à lui si l'on peut dire, mystique plus mystique, et puis les *Lettres à Aube*, sa fille, sa « chère petite fée Aube » à qui, le 15 septembre 1939, alors qu'il est mobilisé, et qu'elle est confiée à une dame Cuttoli d'Antibes, il donne des nouvelles de ses poupées, la Bretonne et Chantal qui, lui écrit-il, « sont bien sages »..., ajoutant : « n'oublie pas que je t'aime plus haut qu'on ne peut voir les petits oiseaux »...

Avant de quitter la rue de Mentana, j'aurai bien d'autres caisses à remplir, caisses de résonance, caisse d'orchestre, les Eugene Savitzkaya, les Arto Paasilinna, ce Finlandais né dans un camion pendant l'exode de 1942 et dont tous les romans sont fuites sans but et suites humoristiques, les Echenoz et les Toussaint, tous mes scandinaves et mes autrichiens (le rayon Thomas Bernhard au grand complet), les Sebald

illustrés d'Actes Sud et les Claudio Magris de L'Arpenteur, les Bove du Castor Astral, les Violette Leduc et les Patricia Highsmith du côté des méchantes, et les piliers inséparables de ma vie de lecteur impuni, Villon, Rimbaud, Proust, Tchekhov, Kafka, Céline, tout Céline, Genet, Koltès, le cher Bernard-Marie Koltès qui traversa le Québec en stop en couchant sur les galeries des presbytères, tous ces *esclaves cardiaques des étoiles*, et mes Marie-Claire Blais, la marraine lointaine de mon chat Arthur qui, dans le camion, se libérera de sa cage pour aller se terrer dans les alpages de carton, un chat Murr voyant à tout au milieu d'une cargaison de textes empaquetés.